

Le Ch'i et l'action malrucienne

par Luo Guoxiang

Principal texte de référence :

- *La Tentation de l'Occident*, Paris, Livre de Poche, 1986 (TO)

Le Ch'i, selon le taoïsme est essentiellement l'énergie vitale qui est au centre des exercices respiratoires. L'exercice du Ch'i peut procurer à l'adepte des facultés extranaturelles.

André Malraux qui n'a jamais eu de contact direct avec le taoïsme, part en mai 1974 à la recherche de la cascade de Nachi au Japon, haut lieu du pèlerinage de kumano ; et en parlant du Shigemori, pense que la réalité intérieure n'est pas un sentiment subjectif comme le croient les occidentaux, mais « objectif » autant que le « Ki » (Le Ch'i traduit en japonais).

Dans *La Tentation de l'Occident* déjà, Malraux estime que le taoïsme donne aux jeunes chinois « l'ardeur de justifier leurs désirs à leur donner une force plus grande » parce que selon le taoïsme, l'homme est dans le Ch'i et le Chi est dans l'homme. Dans l'idée de Malraux, l'action n'est-elle pas dans l'homme et l'homme n'est-il pas dans l'action, puisque le Ch'i, comme on le sait, est une énergie cosmique selon le taoïsme et donc suffisamment humaine ?

Le Ch'i ou la réalité intérieure

Le Ch'i, dans le chinois courant, c'est la vapeur, fluide, air, haleine, souffle, la vie qui anime le corps humain, par exemple : vapeur, courant atmosphérique, souffle, haleine, force corporelle , courage, vigueur, énergie, etc. C'est aussi le mot pour désigner la manifestation extérieure de l'esprit ou la réalité intérieure des êtres humains ; par exemple : comportement,

entraîn, dynamisme, allure, manière, teint du visage, mine, etc. On a beaucoup parlé du Ch'i dans le premier livre de médecine chinoise (*Huangdi neijing*, Manuel classique de médecine interne de l'Empereur Jaune) attribué à l'Empereur Jaune. Selon lui, il y a une stricte interdépendance entre le monde extérieur (macrocosme) et l'organisme humain (microcosme). Le Ch'i est porteur des cinq éléments (matière végétale, feu, matière minérale, eau, humus) dont le corps humain a besoin ; les maladies apparaissent dans l'organisme humain à la suite d'un mauvais fonctionnement d'une de ces viscères ; dans ce cas là, la thérapeutique propose deux méthodes pour chasser le mal et soutenir le bien, quand il y a de graves maladies : soit l'acupuncture pour stimuler les cinq viscères, soit l'action violente par les poisons (arsénics , aconits, la noix vomique, etc.).

Le Ch'i comme notion philosophique est apparu pour la première fois au VI^e siècle dans le *Guanzi*, traité de politique traditionnellement attribué à Guan Zhong (? - 645 avant J.C.), politicien et ministre du roi de Ch'i ; Selon le *Guanzi*, le Ch'i est l'élément le plus subtil qui entre dans la composition de toute chose. Mais c'est Zhu Xi, l'un des principaux philosophes néoconfucianistes chinois qui se préoccupe du problème du Ch'i, la matière, et du Li, le principe. Il analyse en particulier les rapports entre le Li et le Ch'i. Selon lui, le Ch'i et le Li sont inséparables l'un de l'autre, le Ch'i est à la fois matériel et spirituel, on trouve le Li dans le Ch'i, mais il ne peut, sans Li, y avoir de Ch'i, la chose matérielle lui correspondant. Le Ch'i est « instrument » permettant au Li de s'exprimer.

En Occident, Descartes pensait que l'homme possédait une double nature : pour lui, l'homme était une machine parfaite stimulée par l'esprit, le cerveau, et les sens, les organes. Mais le cerveau, bien qu'il soit composé par des « tuyaux », opère tout à fait indépendamment du corps. Ce dualisme cartésien stipule que le corps et l'âme sont distincts. Cette conception, on le sait bien, a exercé une très grande influence sur la pensée occidentale .

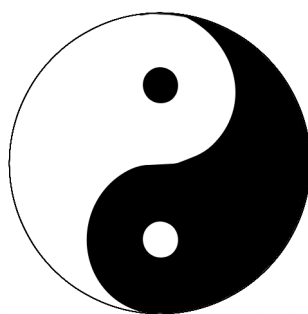
Mais, tout comme Malraux écrivait dans *La Tentation de l'Occident* : « Voici presque deux ans que j'observe la Chine. Ce qu'elle a transformé d'abord en moi, c'est l'idée occidentale de l'Homme indépendant de son intensité » (123). Il y a pas mal de philosophes, penseurs et écrivains qui agissent selon une épistémologie non-cartésienne. Leurs « auto-

écritures, leur héroïsme permettent soit de mieux connaître les choses, soit de redresser l'homme face à l'absurde, soit de réaliser leurs idées.

Malraux trouve en Orient le moyen de défendre la dignité de l'homme devant l'absurde. C'est donc l'action ou le Ch'i qui sont l'énergie vitale de l'homme, parce que le Ch'i est même la raison et le moteur de la vie pour les Chinois. On lit, dans le livre attribué au sage taoïste Zhuang Zi (environ 369-286 avant J.C.) , que la vie humaine est une union des Ch'i. Quand les Ch'i s'unissent, c'est la vie , et quand ils se dispersent, c'est donc la mort.

D'une part, le Ch'i est au centre des exercices respiratoires taoïstes qui ont pour but de renforcer le corps humain, c'est le cas du Ch'i Gong par exemple ; d'autre part, cet exercice est utile pour être doué d'un bon tempérament. On caractérise toujours en Chine celui qui a de grands élans de courage comme quelqu'un s'armant de Ch'i héroïque, ou celui qui a un air majestueux comme quelqu'un de *qi yu xuan ang*. Il est donc évident que l'héroïsme exprimé par le Ch'i est à la fois matériel et spirituel. Et Zhuang Zi pense même que lorsqu'une personne ne possède pas de Ch'i, cette dernière n'a ni en soi ni pour soi, ni vie ni forme (c'est la fameuse insouciance indécente qu'adopte Zhuang Zi à la mort de sa femme).

Dans ce cas là, le Ch'i est « l'élément le plus subtil qui entre dans la composition des choses », il est ainsi le plus « libre », parce qu'en même temps il circule dans le macrocosme de l'univers et le microcosme du corps humain par deux formes : le Yang et le Yin. Selon la conception taoïste, quand le Ch'i monte, c'est le Yang, quand il descend c'est le Yin , le monde est l'émanation du Tao, de l'Un dans lequel le Yin et le Yang alternent et se conditionnent mutuellement :



Ces deux forces coexistent et sont interdépendantes, c'est pourquoi Zhuang Zi, le sage taoïste le plus connu en Chine, refuse toute discrimination entre le bien et le mal, et ainsi des critères universellement valables.

Les deux sortes de Ch'i se fondent en une sorte d'ensemble harmonieux de l'univers, tant pour l'univers cosmique que pour l'univers corporel de l'homme. Ces deux Ch'i sont deux forces opposées en apparence, mais selon le taoïsme elles forment une « incertitude englobante » .

Mais, cette incertitude est aussi une certaine entité, selon Guan Zi, quand les Ch'i s'unissent , c'est la vie , quand ils se dispersent, c'est la mort. A Tokyo, Malraux pose soudain à Tadao Takemoto, son ami et interprète, la question suivante: « La 'Réalité intérieure, comment avez-vous traduit ce mot ? » :

- Je l'ai traduit, comme tel, c'est-à-dire, littéralement : *Nateki-Jitsuzai*, l'Intérieure Réalité .

- J'ai voulu dire par là le Ch'i chinois... Vous savez ce mot ?

- Oui, bien sûr. Nous l'appelons en japonais le Ki¹

Le Ch'i , ou culte de l'action.

Partout dans le monde, l'héroïsme fabrique toujours des acteurs de l'histoire de leur époque : ils rêvent et souvent réalisent leur idéal d'aventures héroïques. On compte au XXe siècle Henri de Montherlant, Saint-Exupéry, André Malraux, etc. On constate d'ailleurs que les héroïsmes sont toujours causés soit par l'idéal religieux, révolutionnaire, soit par des obsessions telles que l'Absurde .

Dans *La Tentation de l'Occident* déjà, Malraux envisage que le taoïsme donne aux jeunes chinois « l'ardeur de justifier leurs désirs à leur donner une force plus grande ». A.D. écrit ainsi à Ling :

« Voici presque deux ans que j'observe la Chine. Ce qu'elle a transformé d'abord en moi, c'est l'idée occidentale de l'homme. Je ne puis plus concevoir l'Homme indépendant de son intensité. Il suffit de lire un traité de psychologie pour sentir combien nos idées générales les plus pénétrantes se faussent lorsque nous voulons les employer à comprendre nos actes.» (123).

Pour Malraux, l'arme efficace pour affronter l'absurde, c'est justement ce genre d'actes qui sont des sensations secrètes comme le Ch'i s'étendant dans l'absolue liberté. Parce que le Ch'i, selon Zhuang Zi, refuse toute discrimination entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, en Chine on apprécie toujours un esprit au fond taoïste : considérer la mort comme simple retour chez soi; la vie et la mort ne font qu'un dans leur nature profonde de mutations sans commencement ni fin.

Si on reconnaît que le culte de l'action est une réalité intérieure des héros malruciens, on ne serait pas contre l'idée du Ch'i taoïste, toujours apprécié par les Chinois. C'est pourquoi, de nos jours encore, quand on est obsédé par des menaces surtout spirituelles (un problème de dignité par exemple), on agit souvent en se disant ou en déclarant : l'homme réclame une bouffée de Ch'i et le Bouhdda, un bâton d'encens. Sinon, on serait considéré ou on se considèrerait comme non vivant spirituellement ; bien que le corps existe toujours, on est devenu cadavre ambulante.

Et nous savons bien que le culte de l'action n'est pas seulement chez Malraux, dans *Les Conquérants* (Gariné voit dans la révolution le moyen d'échapper à la vie sociale et de restaurer le sens de la dignité personnelle), mais encore dans beaucoup de romans de Montherlant et de Saint-Exupéry.

Yi Ch'i ou la fraternité

Et on lit dans le Zhuang Zi : «Applique-toi au détachement, concentre-toi dans le silence, conforme-toi à la nature des êtres, sois sans égoïsme. Alors les hommes seront en paix».

Je pense que l'obsession ou l'absurde qui rôdent autour des occidentaux est peut-être dû à deux choses : premièrement, c'est l'épistémologie cartésienne qui sépare distinctement l'âme du corps ; deuxièmement, c'est l'individualisme poussé à l'extrême. Garine, le héros dans *Les Conquérants*, devenu commissaire à la propagande révolutionnaire à Canton, a pu échapper à l'obsession de l'absurde, mais, quand il est rentré en Europe, séparé de son action, il est redevenu la proie de l'absurde. Parce qu'il a retrouvé « son droit » qui est à l'origine de la convention sociale de l'Europe moderne et non de la fraternité malrucienne, qui n'est pas tout à fait autre chose que le *Yi qi* (Ch'i) chinois .

Malraux lui-même, retourné en Europe, avait aussi placé au cœur de *L'Espoir* la revendication de la qualité de l'homme : « La qualité de l'homme, et non une somme de connaissances, est l'objet ultime de toute culture »². Cet espoir « nourrit les dialogues les plus importants du roman et se trouve au centre du chapitre que Malraux a intitulé justement « Etre et faire » (j'ai traduit pour l'intérêt de la recherche ce grand roman en chinois). Presque tous les personnages luttent pour la qualité et pour une certaine loyauté de l'homme que les chinois appellent le *Yi Ch'i* et que Malraux désigne comme la « fraternité » :

« Les débuts de conversation ne sont pas faciles entre gens qui essaient de se tuer depuis deux mois : ce qui séparait ces hommes et les avait fait rôder, les uns le long des colonnes, les autres le long de la barricade, c'est, bien plus que le tabou de la place, l'idée que s'ils approchaient ils se parleraient [...]. Mais, la conversation, là-bas, s'était engagée, bien que les deux groupes fussent séparés par dix mètres au moins [...]. Et enfin, quand un officier fasciste, s'apercevant que les miliciens fumaient, gueula :

- N'empêche [...] que c'est une chose de combattre pour son idéal en roupillant chez soi, comme vous faites, et une autre en vivant dans les souterrains ! Nous avons à fumer, nous ?

- De quoi, de quoi ?

Un milicien traversa le terrain tabou. Il allait vers les fascistes comme pour se les colleter, un paquet de cigarettes à la main. »³

Selon Claude Tannery, on doit écrire comme Claudel *co-naissance* pour que l'on commence à se souvenir du vrai sens de ce mot⁴. Dès *La Condition humaine*, Malraux « chante » la fraternité et l'Amour. Selon lui, seuls la fraternité et l'Amour peuvent libérer l'homme de la solitude. Cet amour n'est pas donc, comme on dit en Occident, le pouvoir métaphysique, puisque nous, êtres humains, nous nous co-naïssons au moins dans une même circonstance composée par des Ch'i identiques. Nous sommes tous une espèce de « machine chaude » cartésienne, nourrie et spiritualisée en même temps par l'énergie biologique. L'esprit de la fraternité est donc un humanisme.

Jun Zi, Zhi Ch'i ou la qualité de l'homme

Quand l'idée taoïste rencontre l'esprit humaniste de Confucius, ce Tao est réalisé beaucoup plus concrètement par le Taotô (Daode = vertu de la Voie). Pour les néoconfucianistes, l'homme parfait est celui qui respecte la loi de la Voie, qui est à la fois la loi naturelle et la loi sociale. Cette qualité est primordiale, parce que chez les néoconfucianistes (parmi lesquels, Zhu Xi, philosophe chinois, 1535-1615, est le plus connu) la Voie s'interprète par le Li qui est la réalité ultime. Selon lui, cette réalité ne serait réalisée que par des gens de grande vertu : *Jun Zi* (*Junzi* = le gentilhomme, l'homme honnête et loyal), des gens qui se conduisent selon un idéal de perfection obtenu par la pratique de vertus purement humaines : le *Ren*. Etymologiquement, le caractère chinois est composé de trois personnes, il signifie en général chaque être humain ou l'humanité, et le Yi signifie l'équité. Ces deux vertus ne peuvent se cultiver qu'au contact des autres hommes et dans une société « policée ». Dans le LUNYU (Entretiens), Confucius a dit : « Zun Zi a des lumières sur l'équité ; les gens de peu n'en ont que sur l'avantage ». Le mot Yi est souvent employé avec le Ch'i (*yi qi* = esprit chevaleresque, loyauté, cœur noble, etc.) ; c'est une notion entièrement équitable du TOI et du MOI. Zun Zi doit s'astreindre à porter sur autrui uniquement des jugements équitables, impartiaux et réversibles. Malraux cherche le moyen d'obtenir la fraternité par une conscience intense du mot « co-naissance », parce que l'Occidental confond depuis quelques siècles connaissance et accumulation de savoirs. La connaissance n'est plus

la faculté de se faire une idée juste et d'établir des relations justes . Malraux lui même a écrit dans *L'Espoir* : « La qualité de l'homme, et non une somme de connaissances, est l'objet ultime de toute culture. » . Je suis tout à fait d'accord avec Claude Tannery : dans *L'Espoir*, la victoire du « faire » sur l'« être » n'est qu' apparente et éphémère . Les dernières pages du roman le prouvent : « être » l'emportera un jour sur « le faire ». Je voudrais ajouter seulement que « le faire » a toujours pour but d' « être », qui est la volonté de la conscience. La qualité de l'homme, chez Malraux, ressemble à la qualité de Jun Zi : c'est l'espoir que « le savoir faire soit mis un jour au service du savoir-être et devienne la servante de la conscience »⁵ et que les grands esprits se rencontrent parce que Malraux et les néoconfucianistes « connaissent ».

¹ Tadao Takemoto, *André Malraux et la cascade de Nachi - La confiance de l'univers*, Paris, Julliard, 1989, p. 141.

² André Malraux, *L'Espoir*, Paris, Gallimard, 1985, « Folio », p.210.

³ *Ibid.*, p.224-227.

⁴ Claude Tannery, *Malraux, L'agnostique absolu ou la métamorphose comme loi du monde*, Paris, Gallimard , 1985, p. 206.

⁵ *Ibid.*, p. 211.

*

Pour citer ce texte :

LUO Guoxiang : «Le Ch'i et l'action malrucienne», *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : «Malraux et la Chine», actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 247-253.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].